13e ANNEE. — N° 27. France : 10 centimes — Extérieur : 15 centimes 2 NOVEMBRE 1907.

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE
Un an . . . . . 6 fr.
Six mois . . . . . 3 »
Trois mois 1 50

LE NUMÉRO : 10 Centimes

Ex-Journal "LA RÉVOLTE"

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Avec un Supplément Littéraire

POUR L'EXTÉRIEUR
Un an . . . . . 8 fr.
Six mois . . . . . 4 »
Trois mois . . . . . 2 »

LE NUMÉRO : 15 Centimes

Administration et Rédaction : 4, rue Broca, PARIS (Ve)

SOMMAIRE

Le Pansement sale, **André Girard.**
Crocs et Griffes, **J. Grave.**
Sur la Méthode, **M. Pierrot.**
Bilan d'une semaine, **Michel Petit.**
Boite aux Ordures.
Fleurs de bravoure, **Stephen Mac Say.**
Les prédicateurs de l'anarchisme individuel en Russie.
Mouvement Social, **Ch. Desplanques.**
Variété, **J.-L. Charpentier.**
Bibliographie.
Correspondances et Communications.
Convocations.
Petite Correspondance.

AVIS

Dorénavant les camarades trouveront quelqu'un au journal, tous les lundis jusqu'à neuf heures du soir.

Le Pansement sale

On se souvient de ce burlesque docteur Desprès, caricatural apologiste des bonnes sœurs et du pansement sale. Chirurgien adroit mais rétrograde, il ne voulait rien entendre des précautions si merveilleusement efficaces de l'antisepsie, et tirait vanité des cures réalisées nonobstant purulences et infections.

En vain Lister, Panas, Péan, Lucas-Championnière et tant d'autres arrivaient-ils, grâce à leurs méthodes préventives, à de surprenants et concluants résultats, il raillait, obstiné, se fiant à son habitude de praticien pour, en cas d'accident, pallier le mal et faire tout rentrer dans l'ordre. Entre les deux méthodes, préventive et répressive, c'est à cette dernière qu'il donnait la préférence, comptant sur son aptitude aux tours de force, au grand dam, d'ailleurs, des malades, qui faisaient les frais de cette acrobatie chirurgicale.

Ce souvenir me revient par la nouvelle du projet qu'on prête au gouvernement de réorganiser la police pour mettre un frein, prétend-on, à la fréquence croissante des exploits d'apaches.

Malgré moi, une analogie s'établit dans mon esprit entre la méthode purement répressive du docteur Desprès et celle du gouvernement, entre les purulences chères au clinicien et les purulences sociales d'où prétend se justifier l'organisation policière.

Plus j'y songe et plus le rapprochement me semble fondé. D'abord le procédé est le même : ne point s'en prendre aux causes, laisser le mal se produire pour avoir ensuite le souci de le combattre ; réprimer et non prévenir.

Pas plus que les chirurgiens d'il y a soixante ans, dans le domaine clinique, nos gouvernants d'aujourd'hui ne paraissent avoir, dans le domaine moral et social, quelques utiles notions d'hygiène.

Cependant, si depuis près d'un siècle les épidémies, les maladies infectieuses ont vu sensiblement décroître leur malfaisance, ce n'est pas à une plus grande ingéniosité des expédients employés par les praticiens, qu'il faut attribuer ce progrès, mais bien à la diffusion des notions d'hygiène préventive.

Or, dans le domaine social, la police c'est le pansement sale, très sale même, putride et nauséabond. Elle n'a point pour objet d'aseptiser le plus parfaitement possible telle ou telle plaie sociale, mais de substituer une infection à une autre. Or toutes les infections se valent devant l'hygiène morale et sociale.

Avec la méthode répressive, nous sommes encore en plein empirisme. Ceux de nos gouvernants qui se préposent à la sauvegarde de la sécurité publique n'ont pas de conceptions préservatrices supérieures à celles des sorciers et des rebouteux. Voyez-vous un congrès d'hygiénistes s'occupant gravement — et pensant ainsi faire œuvre salutaire — de la réorganisation de la sorcellerie ou du reboutage ? Les préoccupations actuelles du gouvernement en vue de la répression de la criminalité croissante nous paraissent aussi burlesques et aussi vaines. Quand certains asiatiques, durant une éclipse, tambourinent sur des marmites pour effrayer et mettre en fuite la bête qui mange le soleil, ils font œuvre aussi efficace.

On se plaint du nombre grandissant des crimes et de l'audace des malfaiteurs. Avant de se lancer à la boulevue dans des réformes qui ne remédieront à rien de sérieux et dont, ne l'oublions pas, nous ferons tous les frais, qu'on s'applique donc à rechercher les causes du mal afin de le combattre avec efficacité.

Nous sommes à une époque où tous les dogmes et les mensonges qu'ils voilaient sont battus en brèche. La résignation, l'esprit d'abnégation, dont les religions étaient parvenues à nous empoisonner grâce à un espoir d'une récompense posthume cent fois et éternellement compensatrices se sont envolées avec la foi en une vie future. L'homme a un instinct plus exact de son rôle : il veut vivre. C'est-à-dire qu'il veut orienter le fonctionnement de son organisme vers la réalisation de son propre bonheur et de son bonheur immédiat. Entre les fantasmagories spiritualistes et les réalités tangibles, entre la proie et l'ombre, il n'hésite plus. La proie lui paraît avec justesse plus enviable que l'ombre, le présent qu'un avenir même sublime, même éternel, mais incertain.

Mais comme tout, dans la société, est organisé pour l'écrasement de l'individu, comme tout s'oppose à son libre épanouissement par une accumulation d'obstacles innombrables au jeu normal de ses organes et de ses aptitudes, qu'arrive-t-il ? La poussée de la vie se fait jour quand même, brisant violemment les obstacles ou les contournant hypocritement, violence ou hypocrisie constituant ainsi l'acte contraire aux lois, le délit, le crime. La répression, survenant après coup, n'y pourra rien. Quelque sévère soit-elle, quelque comminatoires que soient les pénalités formulées, elles n'empêcheront pas cette explosion de la vie en vain comprimée et qui ne se laisse plus leurrer par le mirage vain d'une hypothétique compensation. Ce n'est pas quelques liens de plus qui l'enrayeront.

Si vous voulez faire œuvre efficace, commencez donc par faire tomber un à un ces obstacles que les appétits égoïstes et jaloux d'une minorité de privilégiés ont dressé contre le bonheur d'autrui. Ouvrez devant chacun la voie large et belle — on le peut si on le veut — par où il puisse pleinement épandre toutes les forces actives de son individualité ; imaginez un milieu où ces forces

Source gallica.bnf.fr / CODHOS

ne soient point sollicitées, pour la satisfaction de leur exercice, à attenter au libre épanouissement d'autrui, faites de l'hygiène sociale, de l'hygiène préventive ; la solution du problème est là.

Vos réorganisations de la police, vos épurations de la magistrature, n'ont d'autre valeur que celle d'emplâtres au fiel de grenouille ou à l'urine de chauve-souris comme en usaient les apothicaires du moyen âge.

Quelque ingénieusement conçues soient-elles, elles demeureront illusoires pour remettre dans le droit chemin tous les dévoyés, les détraqués et les révoltés que votre société a créés elle-même de par son organisation contre-nature et des crimes de qui elle seule demeure responsable.

Car l'apache qui en veut à ma bourse ou à ma vie et que je suis momentanément forcé de tenir en respect avec mon revolver, n'est qu'un dévoyé, dont un milieu vicieux a fait un anormal en étouffant ou en déformant des aptitudes et des aspirations qui mieux orientées eussent donné de bons résultats.

Mais vous qui parlez de réprimer un peu plus, c'est vous qui êtes les vrais coupables en employant toute votre énergie au maintien d'un état de choses qui engendre de telles anomalies.

Aujourd'hui, dégagée de plus en plus des superstitions que lui inculqua jadis la mère l'Oie, l'humanité veut vivre sa vie. Etroitement enserrée dans ses liens, elle se débat, se blessant de plus en plus douloureusement au cours de ses efforts désespérés. Aidez-la donc à rompre ses entraves, c'est la seule tâche raisonnable et efficace que vous puissiez faire et remisez vos seringues et vos bouillons pointus, tas d'apothicaires ! Le diachylon policier et le cérat judiciaire sont des panacées dont ne veulent plus même les jambes de bois.

Seule la liberté est la meilleure hygiène pour toutes les plaies sociales.

ANDRÉ GIRARD.

Nous prions tous ceux qui s'intéressent à l'extension du journal, de nous trouver des Libraires pour la vente, et d'insister auprès d'eux pour qu'ils le vendent.

Crocs et Griffes

Les lettres de cachet n'existent plus. Le bon plaisir du roi a disparu, c'est ce que vous enseigneront ceux qui prétendent que la Révolution de 1789 a détruit tous les abus de la monarchie, et que le régime républicain que nous subissons, nous donne le summum de libertés auquel puisse aspirer l'individu.

Il est vrai qu'il n'existe plus de lettres de cachet qui permettaient de vous emprisonner sans motifs ; mais il y a le mandat d'arrestation que peut signer le premier juge d'instruction venu, sous n'importe quel prétexte, et, si on ne trouve pas de juge assez complaisant, il y a le préfet de police qui peut le remplacer, jouissant du titre d'officier judiciaire, ou quelque chose d'analogue.

Le bon plaisir royal n'existe plus, puisqu'il n'y a plus de roi. Mais nous avons des ministres, aux ordres desquels sont le préfet de police et les juges d'instruction qui, eux, sans avoir de compte à rendre — pas même à Dieu, cet être hypothétique, envers lequel le roi se disait — et le croyait peut-être — être comptable — et sont, quoi qu'on en dise, tenus d'obéir à leurs chefs, car leur avancement en dépend, sans compter les libertés et licences qu'ils peuvent, pour leur propre compte, prendre à l'égard de tout citoyen.

Nous ne subissons plus le bon plaisir d'un seul ! Oh ! non..., mais le bon plaisir de quelques centaines d'individus qui peuvent vous garder — ou faire garder au secret. — Matha en sait quelque chose — fouiller dans votre vie privée, et la livrer, pour qu'elle s'étale en public, à ce policier moderne qu'est devenu le journaliste. Témoin la maîtresse de Thomas qui, parce que cela a plu à un robin, désireux de se signaler, vient de voir rendre publiques des relations que, pour des raisons à elle, elle tenait à cacher.

Je dis, des « raisons à elle », car j'estime, qu'en matière d'amour, lorsque votre vie est associée à quelqu'un, la loyauté veut qu'on le quitte lorsqu'on en aime un autre. Mais cela est une autre question. Puisqu'elle tenait à cacher à son mari, sa liaison avec Thomas, ce n'était pas à la justice d'aller la révéler.

Le juge, pour se justifier, prétend que c'est parce qu'elle a été ordonnée trop tard, que la perquisition qu'il a fait pratiquer n'a rien apporté. C'était une raison de plus pour ne pas l'ordonner. C'était donc pour se venger de cette femme ? Et n'y avait-il pas moyen de faire opérer cette perquisition à l'insu du mari ?

En tous cas, cela ne justifie pas la justice — ou la police — d'avoir livré son nom à la presse, ni d'avoir communiqué les lettres d'amour qu'elle écrivait à son amant — s'il est vrai, comme s'en vante je ne sais plus quel correspondant de journal — qu'il les a eues à sa disposition.

Messieurs les dirigeants se sont attribués des droits, ils en usent et en abusent, c'est très bien. Mais chaque individu a, lui aussi, des droits que les gouvernants seront bien forcés de respecter, lorsqu'on saura les y forcer, en attendant que l'on ait détruit tout vestige d'autorité.

J. GRAVE.

Sur la Méthode

(*Suite et fin*) (1)

Nous ne considérons pas le communisme comme un système pré-établi, devant s'imposer par le raisonnement. Nous le considérons simplement comme la conséquence des aspirations vers la délivrance solidaire, comme une réaction contre l'oppression matérielle et morale qui pèse sur les souffrants.

Le communisme existe donc comme tendance. C'est la poussée sentimentale qui est le point de départ de toutes les aspirations communistes. Le sentimentalisme a même été toute la substance des premiers systèmes socialistes, qu'on a ridiculisés sous le nom d'utopiques. C'est cette exagération de la sentimentalité qui a amené la réaction matérialiste des socialistes soi-disant scientifiques.

Il est vrai que les systèmes utopiques étaient nés dans le cerveau de gens compatissants et qu'ils n'étaient, par conséquent qu'un jeu d'esprit.

C'est ce jeu d'esprit qui était utopique, car c'était celui d'un intellectuel bien intentionné, qui réglait, suivant ses conceptions particulières et ses préjugés, toute la vie sociale et individuelle jusque dans ses plus petits détails.

Le point de départ sentimental n'avait rien d'utopique ; et, lorsqu'au lieu des sentiments d'un individu isolé, ce sont les sentiments de la masse qui se traduisent en aspirations, celles-ci sont déjà une réalité, car ce sont elles qui déterminent le vouloir de la masse et le sens des revendications.

La Société de demain ne peut pas être élaborée par le cerveau d'un faiseur de systèmes. L'affranchissement humain ne peut venir que d'en bas et non être décrété par autorité d'en haut. Les communistes anarchistes se sont toujours élevés contre tout règlement autoritaire, contre tout système stable et pré-établi. Ils ont toujours réclamé la liberté de développement individuel ; et, se sentant solidaires avec tous les souffrants, ils travaillent à dégager et à renforcer les tendances de la masse souffrante vers l'affranchissement complet.

Il n'est pas besoin de prouver que les souffrances et les intérêts antagonistes sont mieux sentis par ceux qui en pâtissent que par des faiseurs de systèmes, si bien intentionnés qu'ils soient (1). C'est même à ce point de vue qu'on peut répondre aux individualistes que là où il y a souffrance, il n'y a pas d'abrutissement, puisque la souffrance fait réfléchir, puisque la souffrance est le mobile de l'action.

Seule, l'accoutumance à la souffrance (c'est-à-dire la diminution ou la disparition de la souffrance) produit la résignation et l'abêtissement. Encore cette résignation n'est-elle qu'apparente (2), et la propagande, surtout la propagande par l'exemple, suffit bien souvent à réveiller l'énergie de penser et d'agir.

Si la souffrance pousse les individus à réagir contre leurs conditions de vie, c'est elle aussi qui les réunit. Les intérêts particuliers divisent les hommes ; les préjugés et la différence de culture les rendent étrangers les uns aux autres. La souffrance réveille les sentiments d'entr'aide, vieux comme l'espèce humaine ; par elle les hommes se comprennent.

La sentimentalité est le point de départ de la propagande. C'est par sympathie pour la souffrance, et non par vanité de surhommes, que la plupart d'entre nous sommes venus à l'anarchie.

Surtout la communauté des souffrances rend les hommes solidaires. Elle fait disparaître les particularismes des intérêts individuels. Elle donne plus de force à l'action journalière, et, en même temps, elle exalte les sentiments, au delà des égoïsmes immédiats, vers l'espoir de la délivrance commune, vers un idéalisme vivifiant.

Les sentiments sont bien une force *réelle* ; c'est même la seule force qui soit capable d'agir contre le déterminisme social, en jetant les hommes à une action excessive et seule efficace, en les dressant même contre leurs propres intérêts, en les conduisant au sacrifice, à l'héroïsme, à la folie, en les lançant dans une crise révolutionnaire, véritable crise de folie suivant les gens sensés mais imbéciles, car incapables d'agir.

(1) Voir les numéros 23, 24 25, et 26.

(1) Les néo-marxistes se sont, dans ces derniers temps, emparés de cette conception anarchiste, d'ailleurs en l'exagérant. Car les intellectuels du néo-marxisme excommunient l'intellectualisme. Quant à nous, nous ne faisons pas fi même des systèmes utopistes nés dans les cerveaux des intellectuels, ou d'aucun effort de pensée, de même que dans les recherches scientifiques on ne peut pas se passer des hypothèses. Et surtout nous n'allons pas jusqu'au fétichisme des néo-marxistes qui, pour un peu, déclareraient qu'un ouvrier ne peut pas se tromper. Les ouvriers ont tout à gagner aux critiques de quelque part qu'elles viennent, plutôt qu'à se laisser griser par des flatteries.

(1) C'est ce qui explique qu'en dépit de l'étonnement et de l'indignation des moralistes officiels, le peuple a toujours eu de l'admiration pour les révoltés, même pour les bandits de grands chemins, en tant qu'ils s'attaquent aux gendarmes et aux autres représentants de l'autorité, parce qu'ils donnent à ceux qui n'osent pas l'encouragement, le réconfort, l'exemple des actes de révolte contre l'oppression.

Si l'on observe, en effet, une période révolutionnaire, on constate une effervescence des esprits, une exaltation des sentiments, une surexcitation des passions, telles qu'on a peine à les concevoir en période de calme. Tous s'intéressent aux questions sociales d'un intérêt passionné et agissant, alors qu'auparavant ces mêmes questions les laissaient, en grand nombre, indifférents, et que la propagande n'avait aucune prise sur eux. Les idées se répandent et se croisent avec la plus grande rapidité. L'éducation se fait merveilleusement. Toute la morale de la société se trouve changée. Et il a fallu cette crise de folie sentimentale pour permettre un bouleversement complet des rapports sociaux et surtout des concepts moraux — ce que l'évolution la plus patiente n'aurait jamais pu donner.

Le rôle des sentiments est donc tout puissant dans la révolte et en temps de révolution. Le développement de ces sentiments est provoqué et déterminé par la souffrance, aiguisée elle-même par une propagande incessante ; il est favorisé par les exemples donnés par les plus audacieux.

L'observation montre que *la base des souffrances est dans la servitude économique*, autrement dit dans l'appropriation capitaliste des moyens de production. En divisant les hommes en maîtres et esclaves en développant des antagonismes d'intérêt et des souffrances de plus en plus *aigus*, le déterminisme économique et social nourrit en lui-même la raison de sa propre destruction, ou plutôt de sa transformation.

La réaction des souffrants contre l'oppression capitaliste est la raison et le moyen de la transformation sociale.

De tous les souffrants, les ouvriers, les prolétaires, supportent directement le poids des iniquités sociales ; ils sont intéressés à un changement radical dans les formes de protection et d'échange ; ils sont liés, au-dessus des intérêts strictement corporatifs, par la communauté des souffrances.

Ce sont ces conditions qui ont permis à la propagande anarchiste de naître, de se développer et de s'exercer dans le milieu ouvrier. Certes, la propagande anarchiste tient compte de toutes les souffrances ; mais l'expérience a montré trop souvent qu'il ne faut pas faire fond durable sur des sentiments de révolte déterminés par des haines individuelles, des blessures de vanité, des désirs égoïstes de jouissance ; car, si elles ne sont pas vivifiées par les sentiments d'entr'aide et de sympathie pour les autres souffrants, ces révoltes individuelles restent passagères et font place d'ordinaire, après la satisfaction des appétits et des intérêts, au reniement le plus abject.

En travaillant, au milieu de la vie même, à dégager et à renforcer par la propagande les tendances des souffrants vers la délivrance, les communistes anarchistes n'ont donc pas à constituer un parti, ni une secte. Ils se mêlent à tous les efforts d'émancipation, pour les vivifier. Ils ne se cantonnent pas dans un sectarisme stérile. Partout où il y a eu possibilité d'agir pour développer l'esprit de révolte, les communistes anarchistes s'y sont trouvés. C'est pourquoi ils ont eu une si grande part dans la vieille Internationale. C'est pourquoi beaucoup d'entre eux, mais isolés, faisaient partie, dès le début, des groupes corporatifs, et c'est à l'œuvre de ces militants obscurs et ignorés (catalogués ou non ouvertement comme anarchistes) qu'on doit le développement révolutionnaire des syndicats et leur esprit fédéraliste.

Ce sont les anarchistes qui, en dépit des excommunications des chefs socialistes, ont poussé les ouvriers aux grèves, à la révolte. Autrefois les grèves partielles étaient déconseillées comme un gaspillage de forces, inutile et désordonné.

Seuls, les anarchistes y voyaient une manifestation de révolte et un moyen d'éducation (1). Actuellement, comme les ouvriers sont devenus plus forts, les grèves partielles sont considérées comme le meilleur moyen de tactique par la plus grande partie des Syndicats français.

Ce sont les anarchistes qui sont arrivés les premiers à la conception de la grève générale, envisagée comme moyen révolutionnaire (Voir *la Révolte*, de 1887 et 1888), et qui s'en firent les propagandistes.

Ce sont eux qui osèrent préconiser ouvertement le sabotage, malgré l'ignominie dont ce vieux moyen de défense ouvrière était frappé.

Ce sont eux qui firent, dans les Syndicats, la propagande la plus active contre le militarisme, l'étatisme et les préjugés légaux.

Les anarchistes s'efforcent de donner aux organisations ouvrières l'élan nécessaire pour oser agir. Ils travaillent à inculquer leur morale à la masse des prolétaires. C'est grâce à eux, grâce à leur morale qu'a pu se développer la tactique de l'action directe.

Ils ont ainsi contribué à donner aux syndicats la véritable conscience de la force. Celle-ci est faite de la valeur et de la volonté des individus, tandis que l'organisation autoritaire et la discipline ne sont que des signes de faiblesse. Agglomérer des hommes faibles, accumuler de l'argent ne suffit pas à pallier cette faiblesse lamentable des réformistes. L'observation est là pour le démontrer.

La faiblesse se traduit par l'égoïsme corporatif, par l'égoïsme des prévoyants et des mutualistes, qui bornent leur solidarité, soit aux intérêts particuliers de leur corporation, soit à la prospérité de leurs caisses. C'est là une solidarité mesquine et intéressée, trop souvent incapable d'élans généreux.

La propagande anarchiste a donc sa place marquée dans les milieux ouvriers. C'est d'ailleurs là, je le répète, qu'elle est née et qu'elle s'est développée. Comment pourrait-elle s'en abstraire ? Elle a simplement pour effet de réagir à son tour sur l'action ouvrière pour l'idéaliser, pour l'empêcher de s'enliser dans des intérêts trop étroitement corporatifs.

Les communistes anarchistes gênent les néo-marxistes. Ceux-ci, par droit d'abstraction, voudraient s'en débarrasser ; ils cherchent alors soit à les englober dans un syndicalisme borné, soit à les rejeter dans l'individualisme absolu. On voit à quel point ils sont obligés de déformer la réalité.

***

L'action des sentiments n'empêche pas la raison d'intervenir. La réflexion et la critique sont nécessaires pour éviter les déviations et les erreurs de tactique. A ce point de vue, nous avons tous à profiter de l'expérience passée et de l'observation raisonnée. J'ai déjà dit que c'était là notre méthode, et qu'elle seule permettait de ne pas aller se perdre dans les abstractions réalisées par les diverses écoles.

Mais ces écoles elles-mêmes, en donnant un élan à la pensée humaine sur des points déterminés, ont eu et ont encore leur utilité. Cette utilité est surtout contenue dans l'œuvre de critique entreprise.

Ainsi les marxistes nous ont débarrassés des vieux conceps démocratiques ; et Marx a poussé très loin l'analyse des faits économiques.

Les individualistes, si pointilleux et si formalistes, contribuent à la sape et à la disparition des préjugés légaux. Leur action s'oppose aux tentatives de restauration autoritaire, à la discipline syndicale, au fonctionnarisme sous toutes ses formes, à l'esprit d'obéissance et de routine. Le respect hypocrite pour la démocratie ouvrière, exagéré jusqu'à la sottise et jusqu'au respect de la sottise, s'écroule sous leurs coups, etc.

Les anarchistes scientifiques et les néo-malthusiens travaillent à faire intervenir l'intelligence dans nos actes, à nous délivrer des préjugés d'ordre physique, à nous débarrasser de besoins factices ou nocifs (tabac, alcool).

Ils nous apprennent à éviter surtout le gaspillage dont la société actuelle donne le spectacle lamentable, à apporter la plus grande prudence dans l'acte si important de la procréation. Ils s'efforcent de donner aux individus les notions les plus précises et les plus étendues sur leurs besoins réels et nécessaires (alimentation, vêtement, aération, logement, etc.), ordinairement si méconnus par la masse des ignorants. Ils renforcent, pa conséquent, chez eux, l'aspiration à vivre d'ure vie rationnelle, au lieu de s'accommoder de la mort lente, dans les conditions imposées aux salariés actuels.

Ils les poussent, en outre, à refuser de faire des métiers inutiles ou répugnants, en opposition avec certains syndicalistes qui accepteraient dans leurs rangs, gardes-chiourmes et autres agents de l'autorité.

De ces diverses écoles je ne critique donc que le parti pris et les exagérations systématiques. On me dira que l'action vaut mieux que toutes les critiques, pourvu que dans la pratique cette action ait pour but d'abattre les gouvernants et d'exproprier les capitalistes. Les erreurs mêmes de la lutte sont un enseignement ; et, seule la lutte, dans la vie sociale, vivifie nos idées. Au contraire, la critique excessive n'aboutit qu'à l'inactivité.

Cependant, j'ai bien le droit, et je le prends, de critiquer non les intentions (l'enfer en est pavé), mais la méthode ; j'ai bien le droit de montrer aux camarades quels qu'ils soient qu'enfermés dans leurs systèmes, *ils s'isolent de la vie* et privent ainsi leurs efforts du plus efficace moyen d'action.

M. PIERROT.

(1) Le Congrès corporatif des Syndicats, tenu à Paris, en 1900, déconseillait encore les grèves partielles. A cette même époque, le groupe des E. S. R. I. devait présenter un rapport sur la grève générale au Congrès anarchiste. Dans ce rapport, publié sous forme de brochure, les auteurs ont bien montré le rôle social des grèves partielles et leur utilité.

Ceux qui s'intéressent au développement du journal sont priés de nous envoyer des adresses de lecteurs probables.

BILAN D'UNE SEMAINE

Ils vont bien, messieurs les officiers !

En France, ils échouent ou coulent leurs bateaux, ou cherchent à transformer en argent comptant les documents secrets qu'on leur a confiés.

En Allemagne, ils emploient vis-à-vis de leurs camarades et de leurs soldats des manières d'une familiarité qui sort des règles de la bienséance.

En sorte que les jeunes gens qu'on oblige à payer leur dette à la Patrie, se voient, en outre des risques habituels et connus, exposés, en temps de paix, à être noyés ou... transformés en ordonnance de l'autre sexe, — en temps de guerre, ils peuvent s'attendre à être livrés traîtreusement à l'ennemi, si on n'a pu, à temps, réparer les perturbations causées par la connaissance de nos chiffres secrets.

Et cela, c'est le bilan d'une semaine !

Décidément ces messieurs ne brillent que dans les grèves et il serait plus simple et plus sincère d'habiller tous les militaires en gendarmes.

Ainsi se vérifie le mot de Gallifet, qui connaissait bien la chose pour l'avoir pratiquée : « En temps de paix, l'armée n'est qu'une vaste gendarmerie. »

Et en temps de guerre ? c'est une bande de brigands.

MICHEL PETIT.

BOITE AUX ORDURES

L'identification obligatoire.

« Pourquoi l'identification ne serait-elle point obligatoire pour tous les citoyens ? Chacun possède un état civil. De même chacun devrait avoir une fiche d'identité et celle-ci deviendrait à la fois une sauvegarde personnelle et une garantie sociale..... »

Comment pourrait-on procéder, en pratique ? Et d'abord, à quel âge devrait-on constituer la fiche d'identité pour la conserver soigneusement dans les « cabriolets » officiels ? A première vue, on est tenté de choisir l'époque de la conscription : des listes sont dressées ; les conscrits, convoqués devant les conseils, peuvent aisément subir l'examen d'identification. Mais l'époque de la vingtième année est trop tardive. Les annales du crime, voire de la simple escroquerie, nous dévoilent de plus en plus des criminels jeunes et de jeunes escrocs. Au point de vue social, il importe donc de recueillir de façon précoce le document-défense.....

Nous pensons qu'on pourrait raisonnablement fixer à l'âge de quinze ans l'époque de choix. Inutile d'ajouter que les femmes aussi seraient soumises à cette formalité. Le document identificateur deviendrait, à l'égal de l'acte de naissance, un document municipal.....

Peut-être est-il permis d'espérer que cette méthode *scientifique* fournira quelque suggestion utile *(la science est salutaire partout où elle passe)* en imposant à l'esprit encore *malléable* du jeune homme cette idée que, dès lors, sa propre individualité est repérée. A l'âge où, dans un certain monde, les suggestions mauvaises produisent leur action dissolvante, il n'est point négligeable de mettre en œuvre une *suggestion moralisante*. Et, l'esprit ne serait-il actionné que par la crainte, ce serait encore tout bénéfice si l'on comptait un peu moins d'adolescents criminels.

Considérons l'unité individuelle ou l'unité sociale : l'identification obligatoire assurera la défense de chacune de ces unités. Elle garantira les droits ; elle affirmera les devoirs. Elle sera la menace constante suspendue sur la tête de ceux qui s'évadent de leurs devoirs pour atteindre le droit des autres ; elle protégera la liberté de ceux qui accomplissent leur propre devoir en respectant le droit de leurs semblables. »

CHAMPEAUX,
Médecin aide-major au 123e d'infanterie.

Publié dans *la Presse Médicale* du 31 août 1907.

***

... Voir s'effondrer des cavaliers superbes qui bravent la mort et semblent attirer par nos pièces d'artillerie... constitue un spectacle inoubliable, un rêve.

J'étais venu pour faire de la médecine, et j'ai été au combat.

. . . . . .

... J'ai éprouvé une satisfaction légitime à faire le coup de feu.

Dr HENRI DE ROTSCHILD.

(Lettre au *Figaro*, 23 sept. 1907.)

Fleurs de Bravoure

M. Bérenger — celui de la feuille de choux, pas celui de la feuille de vigne — offrait il y a quelque temps à ses lecteurs tri-pointés et mangeurs de calottes, et rares comme les jours sans pluie de cet automne, une trilogie de savoureuses épistoles. Elles émanaient d'un pioupou de la vieille France en manœuvre sanitaire aux abords de Casablanca... Emile, c'est son nom, — que le bonnet à poil dont Coppée se fit un cœur le chausse avec élégance ! — écrit à Léon, un sien copain resté les pieds sur les chenets en la démocratie de Clemenceau. Il lui conte, avec cette chaleur de la poudre presque aussi communicative que celle des banquets à cinq francs par tête avec présence assurée de M. le Ministre, les péripéties captivantes du petit jeu marocain...

Je cite : « D'un seul obus, vingt-deux chevaux sont restés sur le carreau. Quant aux hommes, ils les emporte de suite... » J'avais cru d'abord, ayant mal lu, que c'était l'obus qui effectuait ce déplacement. Et je m'étais dit : le voilà le secret de la navigation aérienne ; nous l'avons, le dirigeable « Patrie » !... Mais, avec mes lorgnons, j'ai vu que c'était ces barbares de Marocos qui trimbalaient leurs morts...

« En tout cas — c'est Emile qui parle à Léon — on ne s'embête pas, je t'assure. Quant à moi, malgré mon désir, je ne peux pas récolter une balle ! Si on n'y reste pas, ce serait la médaille militaire... » Naïf, va, qui ne connaît pas le petit truc à la Paul Leroy-Beaulieu ! Une balle, c'est si complaisant quand on veut et qu'on sait s'y prendre...

« Hier, au soir, nous en avons encore tué un et blessé un autre... Le blessé est mort au petit jour... » Toute la nuit, quoi, pour préparer son entrée au séjour d'Allah, grâce à la générosité d'Emile qui sait ce que c'est que la liberté de conscience !...

« Les reconnaissances sont pour nous partie de plaisir et les villas de MM. les Caïds sont excessivement jolies, sans compter les râfles de figues fraîches et de raisins. » Emile a sûrement oublié que Clemenceau entend qu'on respecte la propriété individuelle comme il respecte la liberté qu'il honora d'un projet de loi. Et quoique voler « canaille » ne soit pas voler...

D'ailleurs, il paraît qu' « on pourra encore rigoler. On leur servira (aux Marocos) un bon concours aux prunaux français » ironise Emile, avec l'esprit qui caractérise notre race. Et cette perspective le réconforte car c'est un brave... à « 8 fr. 30 par prêt »...

On voit, observe avec à-propos le canard du jeune Bérenger-la-Loi, que « l'hervéisme ne fleurit guère chez les braves défenseurs (*sic*) de Casablanca »... Tu l'as dit, Henry, c'est la bravoure, là-bas, qui fleurit !... la « bravoure » des « plus forts » chers au génie de Clemenceau, la « bravoure » de ceux qui firent sans danger douze cents morts à Casablanca ; la « bravoure » de ceux qui vont chez les « sauvages » mal armés, assez insolents pour prétendre être maîtres chez eux, porter, à la pointe des baïonnettes perfectionnées, les « bienfaits de la civilisation » !... C'est la « bravoure » aussi, sans doute, qui fleurit à Bakundi et à Bangui, où s'exerce la colonisation raffinée des Sailly et des Culard... La « bravoure » de ces gens-là, ô Bérenger, c'est bien plus grand que « l'hervéisme » !...

STEPHEN MAC SAY.

Souscription remboursable pour le retour à 0 fr. 10

Du camarade Jules Morin :
453. 1 porte-montre pour bicyclette.
454. 1 paire de cale-pieds, pour bicyclette.
455-456. 1 sacoche, pour bicyclette.

Du camarade Prouvost :
457. 24 cartes postales, vues de Nice.
458. 24 cartes postales, vues de Monaco, Menton et environs.
459. 24 cartes postales, vues de Saint-Raphaël, Fréjus et environs.
460. 12 cartes postales, vues d'Ostende.

Du camarade Porcher :
461. Une paire de pigeons.

Du camarade Freiheit :
462. *Le voile du bonheur*, de Clemenceau, et une série cartes postales « Patriotisme-Colonisation ».

Du camarade H. Goux :
463. Un miroir avec cadre en chêne sculpté (de son travail).

Du camarade Bernard-Naudin :
464-465. Un dessin.

Du camarade Ferrer :
466-467. Un tambourin espagnol.
468. Un éventail espagnol.

Du camarade Monge :
469. Un queszal empaillé, oiseau tropical et symbolique, ne pouvant vivre emprisonné.
470. Autre petit oiseau tropical.
471. Une paire d'alforfas (réduction du sac dont se servent les paysans de Costa-Rica pour le transport des marchandises).
472. Porte-cigare du type dont se servent les paysans de Costa-Rica.
473-474. Une réduction du modèle des chapeaux des paysans de Costa-Rica et un fume-cigarette en verre, ce dernier don des verriers français.

Des camarades verriers :
475. Une longue pipe en verre (fabriquée spécialement pour la tombola).

Du camarade Jean :
476. Pot-à-eau bulgare, en terre vernissée.
477. Cartes postales (vues et types bulgares).

Du camarade Peucherette :
478. Deux tourterelles à collier.

Du camarade Ferrouil :
479. Un litre d'huile d'olive, extra-vierge (de sa récolte de 1907).

Du camarade Georges Verschoore fils :
480-482. Cartes postales (vues de Rio-de-Janeiro, Porto-Alègre).
483. Un serpent, pris par le camarade Verschoore.
484. Pistolet, ayant servi dans la guerre d'indépendance du Paraguay, en 1835.

Les prédicateurs de l'anarchisme individuel en Russie

Suite et fin (1)

Rapport au Congrès libertaire-communiste d'Amsterdam des 24-31 août 1907, présenté par Wladimir Zabrejnew, membre du premier groupe anarchiste-communiste de Moscou.

Si l'on veut, en étudiant la vie sociale, tenir compte d'un individu humain qui existe en réalité et non pas jouer avec des abstractions, il faut absolument prendre en considération ce que nous venons d'alléguer. Il n'est pas possible, en examinant la vie humaine, d'arracher l'homme arbitrairement de son milieu, de briser les liens qui unissent l'individu à la vie de l'univers dont il est un des chaînons. Le point de vue scientifique évolutionniste, qui embrasse d'un coup tout l'univers, est devenu une des vérités acquises.

Toutes les branches de la science qui s'occupent de la vie de l'univers sont pénétrées par l'idée de l'uniformité de la vie du monde, de l'uniformité de ses lois et de toutes ses manifestations. Cette uniformité se découvre partout, dans tous les changements dont est susceptible la force-matière ; depuis ce qu'on peut

(1) Voir les numéros 24, 25 et 26.

reproduire dans un laboratoire jusqu'à ce qui se passe dans les planètes les plus éloignées. La vie des plantes et des bêtes, les destinées des sociétés humaines, l'existence des étoiles — tout cela est enchaîné dans un grand *tout* qui a une origine commune et qui se transforme uniformément.

En l'état actuel de la science, nous pouvons réduire la plupart des phénomènes aux processus physico-mécanico-chimiques : quant aux autres qui ne se prêtent pas encore à l'analyse, on peut espérer à brève échéance le même résultat, grâce au progrès des sciences exactes.

Donc la sociabilité de l'homme est son caractère essentiel et imprescriptible. Il ne faut pas l'oublier, si l'on veut construire un système spéculatif prenant comme base la nature humaine.

Ce n'est pas la société en général qui domine et opprime l'individu de l'espèce *Homo sapiens*, mais c'est la forme contemporaine de la société qui le détourne de la voie du progrès organique et le pousse à la dégradation.

Mais la garantie du succès dans la lutte contre cette forme, la lutte pour le développement intégral de l'individu — individu libéré de toute oppression, cette garantie réside dans les caractères sociaux même de l'homme. La partie opprimée de l'humanité, unifiée par le sentiment de *solidarité* et l'*entr'aide*, remportera la victoire et secouera la couche parasitaire qui l'opprime et qui ne connaît d'autre principe que la concurrence.

L'individualisme, pour être réellement conséquent avec lui-même, n'a rien à faire avec cet individu mutilé qu'est l'égoïste logique de Stirner.

La notion de l'égoïsme est plus étroite que celle de l'individualisme. Quant à la notion du vrai individualisme, elle entre comme une partie intégrante dans notre conception du monde. Notre : j'entends la conception des anarchistes communistes.

L'individualisme anarchiste n'est pas un individualisme conséquent et logique.

*
* *

Mais peut-être les *individualistes anarchistes* sont des *anarchistes* plus logiques et conséquents que les anarchistes communistes ?

Nous avons vu déjà qu'ils prétendent l'être. Voyons maintenant ce que valent leurs prétentions.

Qu'est-ce que l'anarchisme à proprement parler ? C'est la négation du pouvoir dans toutes ses manifestations et, comme conséquence inévitable, la négation de tout Etat possible.

Et Stirner et Tucker et leurs élèves russes critiquent violemment l'Etat. Mais cette critique jure avec leurs constructions théoriques et n'est qu'une phrase creuse.

L'Etat n'est qu'une des incarnations de l'idée du pouvoir sur la base de la défense de tous les privilèges provenant de l'armée, de la justice, de la police.

Remémorons ici quelques assertions de Stirner : « Ma liberté, dit-il, sera parfaite, quand elle se transformera dans mon pouvoir ; mais du moment que je possède le pouvoir et la force, je cesse d'être un homme tout simplement libre. Je deviens plus, un homme original, je deviens moi-même... Le pouvoir, la force est une très belle et utile chose, parce qu'une poignée de pouvoir soulève mieux qu'un sac de droits... Vous soupirez après la liberté ? Imbéciles que vous êtes ! Accaparez le pouvoir, et alors la liberté viendra vous trouver d'elle-même. Regardez celui qui s'est emparé du pouvoir, il est au-dessus des lois. » (P. 112 de la traduction russe.)

C'est très juste, en ce sens que le pouvoir assure, à celui qui l'a, une certaine liberté d'action pour l'oppression et l'exploitation de ceux qui lui sont soumis.

Si l'Unique, de Stirner, est l'adversaire des privilèges dont il pourrait souffrir, il ne serait pas fâché de les posséder à son tour. Il a donc le droit de s'emparer de tout ce qui est à sa portée ; il a droit aux privilèges ; il a droit, en conséquence, d'opprimer autrui. En réalité, que peut devenir l'indépendance chez l'égoïste de Stirner, sinon la faculté pour le plus fort d'opprimer le plus faible ? C'est la conséquence logique de sa conception consommatrice sur laquelle il se base pour considérer les autres individus.

Voici ce qu'il pose à la base de l'Union.

« Si je puis profiter de mes prochains, je m'entends avec eux, je me rapproche d'eux pour que je puisse, grâce à ce rapprochement, augmenter mon pouvoir et, par l'union des forces, aboutir à un effet plus considérable que celui qui est à la portée d'un individu. Je ne vois rien d'autre dans cette union qu'accroissement de ma force et j'y tiens seulement jusqu'à ce que cette union la multiplie. »

Il consomme ses prochains : « La vie d'un individu » n'a pour moi d'importance que le profit que j'en peut tirer. Ses richesses matérielles et morales, m'appartiennent et j'en tire parti autant que mes forces me le permettent. »

Le fait que Stirner admet le droit du faible à lutter contre les privilèges du fort n'a aucune importance, comme nous l'avons dit déjà. Stirner a dit lui-même que la poignée de pouvoir vaut mieux qu'un sac de droits. » Cette liberté de lutte nous rappelle la *libre* entente entre les ouvriers et les patrons dans la vie actuelle. Sa critique de l'Etat est plutôt inspirée par le sentiment du dépit. Il est vexé de ce que le tout-puissant tend à être l'arbitraire et l'exploiteur par excellence et qu'il empêche ainsi l'Unique d'acquérir le pouvoir à mesure de ses forces et l'utiliser dans son propre intérêt.

Tucker, adversaire acharné de l'Etat, munit de ses propres attributs l'union des libres-contracteurs, et il investit l'union d'un pouvoir sans limites sur tous ses membres. (La prison, la torture, la peine de mort.) C'est à la base de son union que le pouvoir s'appuie et non à la base de l'organisation sociale-libre des communistes-anarchistes, bien que MM. Borovoï, Vicont et les anarchistes-individualistes en général ne puissent pas s'imaginer l'organisation autrement que basée sur les principes de la hiérarchie et du centralisme.

Tucker, comme Stirner, assigne à chacun autant de biens qu'il possède de force. Comme tous les individualistes-anarchistes, il admet le principe de la propriété privée, cette source de tous privilèges et, comme suite, de toute oppression et exploitation. Nous avons déjà dit comment Tucker entend la défense de cette propriété sacrée.

Il paraît d'abord que les anarchistes-individualistes russes sont plus tranchants dans leurs jugements sur le principe du pouvoir. M. Vicont, par exemple, voit d'après lui dans la lutte contre ce principe, l'essence de son système.

Mais toutes ou presque toutes ces objections que nous avons faites, sont applicables aussi bien à eux qu'a leurs maîtres. Seulement ils évitent l'inconséquence de l'Unique de Stirner qui, par amour pour les hommes, est prêt à se sacrifier. Et encore, sur un point, ils vont plus loin : ils veulent que l'exploitation et l'oppression soient plus assurées. Ils tendent, franchement, au régime socialiste ! Cette oppression est nécessaire, d'après eux, dans l'intérêt de l'individu lui-même, pour le libérer complètement... Les siècles d'oppression et d'*esclavage* doivent élaborer la mentalité *des hommes libres*, créer la *base psychologique pour se défaire de toute autorité !...*

Pour atteindre ce but, les anarchistes communistes croient nécessaire une pratique quotidienne, incessante de délivrance, une révolte non pas verbale, mais plus efficace, contre toute manifestation du pouvoir, le développement incessant de l'esprit de révolte. Ils nient le pouvoir et ils appellent à la lutte inlassable contre lui, contre ses représentants et ses institutions. Ils nient le pouvoir en général, quel que soit son origine et ils refusent catégoriquement de l'employer eux-mêmes ou d'en tirer profit.

L'anarchisme individualiste n'est pas un anarchisme conséquent et logique.

*
* *

Nous avons vu que la phraséologie de l'individualisme anarchique cache sous ses apparences des convoitises assez nettes. Ce n'est que l'idéologie d'une couche de privilégiés, ce n'est que la sanction du régime actuel (et futur) d'oppression et de violence.

« La personnalité originale » n'est qu'un être humain dévié sous la pression du régime étatiste et capitaliste de la voie droite du progrès humain ; c'est un être imbu de tous les défauts de la société actuelle : la concurrence, la soif du pouvoir, la convoitise des privilèges. C'est le fils chéri du capital, c'est le bourgeoisisme cristallisé.

Et ce n'est pas sans raison que les individualistes insistent sur ce point de leur doctrine qui nous invite à nous guider dans nos actions sur l'intérêt personnel, *en admettant notre « moi » tel quel* (1). Autrement, ce ne serait pas *leur* « individualisme ».

M. Borovoï tâche de dissimuler des déductions logiquement inévitables de l'anarchisme individualiste sous des feuilles de figuier : il admet la lutte (verbale) et même les hommes à la mort et aux souffrances au nom d'un idéal bien reculé. M. Vicont, lui, avoue franchement son programme d'action, qui en réalité n'est que la paraphrase de quelques lignes de Stirner. Mais ce n'est donc qu'une simple représentation de la manière d'agir propre aux bourgeois privilégiés et riches et à ceux qui tendent à le devenir.

Et tous ces bourgeois, bourgeois jusqu'à la moëlle des os, comprennent bien que l'anarchisme individualiste est un drapeau pittoresque sous lequel on peut très bien cacher la base réelle de leurs substances.

Et ils se rangent parmi les anarchistes. Il en était de même en France ; il en est de même en Russie.

Mais contre cette cohorte de parasites se dresse la classe des déshérités et des opprimés.

Elle se réunit, chaque instant de plus en plus nombreuse, sous le drapeau des communistes anarchistes ; elle est de plus en plus fortement liée par les liens de la solidarité. Elle entre dans la lutte contre tous privilèges, contre toute oppression, au nom de la personnalité libre, harmoniquement développée et sociable.

Et sa victoire est imminente et proche.

Mouvement social

Le subventionnisme. — Le refus, par les organisations syndicales, des subventions des pouvoirs publics se pose dorénavant comme une question qui ne peut être ignorée ou s'esquiver.

C'est avec force que s'impose la nécessité pour les Syndicats de devoir leur existence et leur développement à leurs seuls moyens et ressources.

Longtemps l'argument — cet argent est le nôtre, on nous l'extorque, sous forme d'impôt, on nous le rend en subvention, voilà tout — a prévalu. Et, en réalité, tant que cet argent était donné sans condi-

(1) « Il faut me prendre tel que je suis » (*Stirner*).
« Mes particularités sont la chose la plus précieuse que je possède » (*Vicont*). Et ainsi de suite.

tions, il était difficile de faire comprendre aux ouvriers que cette pratique ne pouvait avoir pour le syndicalisme que de funestes effets.

Aujourd'hui, les pouvoirs réagissant contre la force révolutionnaire qui s'affirme par les Syndicats, les municipalités et l'Etat, imposent des conditions aux Bourses du Travail et Syndicats qui sollicitent des subventions. Ces conditions vont s'aggravant et se multipliant sans cesse et comme, malgré les règlements imposés aux Bourses par les municipalités, malgré les obligations auxquelles les Syndicats doivent s'assujettir, les pouvoirs constatent que les organisations sollicitent néanmoins, ils croient le moment venu d'exiger de ces dernières l'abandon de la Confédération. Le Gouvernement a dépassé trop tôt la mesure. — Le mouvement en faveur de l'autonomie syndicale augmente chaque jour.

J'ai déjà signalé l'Union des Syndicats de Dreux, qui a son local et vit par ses propres ressources.

La Bourse du Havre est maintenant libre ; elle a secoué toute tutelle municipale, et, en commun avec d'autres organisations havraises, elle a loué un immeuble où elle est chez elle.

La Bourse du Travail de Saint-Denis, dans un ordre du jour, déclare :

« Qu'il est de la dignité consciente des travailleurs « syndiqués de ne plus être à la merci de conditions « ou de règlements imposé par des Pouvoirs Publics « quelconques, en échange, soit d'une subvention, « soit d'une concession de locaux. Et, ne voulant pas « s'exposer aux mêmes ennuis qu'encoururent, dans « ce même ordre d'idées, avec leurs municipalités « respectives les Bourses du Travail de Lyon, Nancy, « Alger, Lorient, etc.; décident de se rendre com- « plètement indépendantes de toute attache avec la « municipalité de Saint-Denis et, de ce fait, quitte « les locaux municipaux. »

A Levallois-Perret, les Syndicats s'organisent pour rassembler les ressources nécessaires à l'édification d'une Maison du Peuple « par des ressources éma- « nant des prolétaires, de façon à ce que l'œuvre « édifiée ne soit plus à la merci des gouvernants. »

A Rouen, la municipalité vient brusquement de réduire la subvention de la Bourse de 4.000 francs à 700 francs.

Les considérants de cette décision montrent les espoirs que fondaient les pouvoirs publics sur le subventionnisme :

« Considérant que la Bourse du Travail n'a pas répondu au pacte qui l'a fait subventionner dans un esprit de concorde, de paix sociale et d'entente féconde entre le capital et le travail... »

Et qu'elles soient nationalistes, radicales socialistes ou socialistes, les municipalités ne consentent à fournir des subsides aux Syndicats ou aux Bourses qu'afin de préparer et d'établir la paix sociale.

L'œuvre des Syndicats étant au contraire d'intensifier la guerre sociale, il faudra qu'ils se décident à la poursuive sans subventions.

Les municipalités, en suspendant brutalement les ressources habituelles des Bourses du Travail, escomptent des résultats divers, mais profitables aux intérêts bourgeois.

Les Syndicats, pensent-ils, habitués à la manne municipale, se suspecteront et se diviseront lorsqu'elle leur sera supprimée, où bien, si l'entente dure, il se produira un affaiblissement sensible, par suite du manque de ressources.

Mais si les bourgeois voyaient, dans toutes les localités possédant un noyau syndical assez actif, les organisations se préparer aux éventualités possibles, secouer l'indifférence des syndiqués pour la vie matérielle des Syndicats; indifférence que le subventionnisme a créé, il y a gros à parier que les assemblées communales seraient moins agressives.

Autonomie des organisations, vis-à-vis de tous les pouvoirs, maintien de la constitution Fédéraliste du groupement ouvrier, et toutes les attaques seront vaines, toutes les tentatives de déviation seront impuissantes.

Le mouvement en Italie. — Les groupements ouvriers et le Parti socialiste sont en Italie assez étroitement liés. Ce mariage que d'aucuns voudraient voir aussi célébré en France vient de montrer à propos de l'admirable élan de solidarité qui a soulevé ces temps derniers les ouvriers italiens, quels résultats il peut donner.

Les travailleurs des chemins de fer avaient suivi le mouvement de grève générale éclaté à Milan et ils en avaient déterminé la réussite. Le gouvernement affolé avait cédé, il avait fait ce qui ne s'était jamais fait ailleurs, il avait arrêté et emprisonné les carabiniers qui avaient tiré sur les ouvriers à Milan. Mais le mouvement qui avait eu la durée et la forme d'un geste de protestation s'apaisa. Alors les Compagnies de chemins de fer prétendirent se venger de leur défaite. Des coupes sombres furent préparées, une répression menaça les travailleurs des chemins de fer.

Une dizaine des principaux militants furent destitués, 4,000 employés furent frappés de peines diverses. A l'annonce de ces mesures les *ferrovieri* déclarèrent que si on osait les appliquer ils referaient immédiatement la grève générale.

C'est alors qu'intervint la Confédération du travail italienne sujette du Parti Socialiste. Dans un ordre du jour élaboré en commun avec le Comité de direction du Parti Socialiste elle déclara :

« Que la grève des agents des chemins de fer n'aboutirait pas parce qu'elle rencontrerait sans doute la résistance entière de la bourgeoisie coalisée pour maintenir la force à l'Etat et exposerait les organisation prolétaires à des réprésailles de la réaction ».

Cet ordre du jour disait encore :

« Que le devoir des dirigeants des partis et des organisatioms prolétaires est d'éviter de faire le jeu de la réaction et le prolétariat était invité à constituer un fond de solidarité pour les agents des chemins de fer frappés de punitions. »

C'était là une trahison nettement caractérisée. Les *ferrovieri* qui s'étaient soulevés sans formuler aucune revendication particulière, mais par seul esprit de solidarité, étaient abandonnés, livrés aux représailles des compagnies. Il ne nous appartient pas de prétendre qu'un nouveau soulèvement des *ferrovieri* était encore assuré du succès. Les intéressés sont seuls juges et on accordera bien que les militants des chemins de fer étaient mieux qualifiés que les politiciens pour savoir ce qu'il y avait à faire. Les *ferrovieri* avaient décidé de se révolter si les compagnies exécutaient leurs menaces. La Confédération ne pouvait faire autrement que d'encourager les *ferrovieri* et faire appel à la solidarité des autres organisations. Politiciens et réformistes légitimeront l'attitude de la Confédération et du Parti en les déclarant plus clairvoyants sur l'issue possible du nouveau mouvement. En réalité la raison est que l'on était à la veille d'élections administratives et l'on a craint que la *grève ne tourne au bénéfice du parti clérical.* Les chefs du bloc socialiste, républicain et radical l'ont, pour cette raison, déconseillé.

Voilà donc les fruits que donne l'alliance des partis politiques et des groupements économiques. C'est ce que Longuet appelle : « la pleine harmonie de pensée et d'action entre la Confédération du travail italienne et le Parti socialiste. Les travailleurs transalpins sont *aujourd'hui sortis de la période néfaste des divisions intestines.* Ils ont acquis une force nouvelle dans l'entente de leurs organisations politiques et économiques : »

La Leçon de Milan, dit Longuet, c'est : « l'accord entre le parti socialiste et la Confédération du Travail italienne qui s'est également manifesté sans réticence et a entièrement présidé à cette vigoureuse affirmation de la solidarité prolétarienne. Il n'a pas peu contribué à la profondeur du mouvement. »

Le dernier mot de ces événements est dit par le journal bourgeois le « *Temps* » qui félicite les politiciens socialistes d'avoir fait échouer le mouvement des *ferrovieri.*

« *Ce que l'énergie du gouvernement italien aurait du faire, la prudence des organisations socialistes l'a réalisé.* La grève des chemins de fer a misérablemeni avorté. Et ce « grand dessein » de la révolution n'a pas reçu même un commencement d'éxécution. »

« Les premiers conseils de sagesse sont venus, nous l'avons dit, des chefs de la fraction socialiste parlementaire, MM. Ferri, Bissolati, Morgari, et des représentants de la fédération du travail. Ils ont adopté, d'accord, une résolution dans laquelle ils déconseillaient la grève des agents des chemins de fer. »

« A Rome, les socialistes ont estimé que *l'intérêt du parti* serait compromis par une grève de *ferrovieri*, et c'est par eux que cette grève a été arrêtée. »

Les syndicalistes italiens, auront-ils besoin d'autres expériences de cette nature, pour comprendre que ce n'est qu'en rendant leurs organisations indépendantes des arrivistes qui composent les états-majors des partis politiques qu'ils recueilleront eux-mêmes les résultats de leurs luttes et de leurs sacrifices.

Les *ferrovieri* de Milan ont publié un manifeste, accusant la Confédération du Travail de lâcheté et de trahison par spéculation électorale. Ils ajoutent que le *prolétariat saura désormais travailler seul à son émancipation.*

Oui, qu'ils travaillent seuls pour la conquête de leur bien-être, et ils auront limité à la plus simple expression, les risques d'être vendus et trahis.

LES GRÈVES

A Paris. — Le lock-out des patrons bijoutiers s'est terminé par la déconfiture des patrons. Ce résultat était prévu. L'industrie de la bijouterie ne se prête pas du tout à un lok-out. Le nombre considérable de patrons, les façonniers, l'impossibilité d'empêcher les patrons dissidents de s'approvisionner de matières premières ne permet pas au patronat de cette petite industrie l'emploi du lok-out.

Le syndicat ouvrier qui se trouvait avant la grève en excellente position bénéficie de cette déroute patronale.

Le lock-out est terminé a-t-il déclaré mais la grève continue. La même tactique sera poursuivie, grève successive jusqu'à capitulation dans toutes les maisons n'acceptant pas les neuf heures.

*
* *

La grève des Galeries Lafayette. — Un manifeste du Comité de grève dit « *Jusqu'au bout !...* Dénonçant à nouveau les faits qui ont motivé la grève, le Comité déclare :

... A quand la fin de cet odieux régime ? Quand on parlera à MM. Kahn et Bader le seul langage qu'ils comprennent, celui de l'intérêt, *la parole est aux gens de cœur et à la clientèle.*

Qu'est-ce que les grévistes peuvent bien attendre des *gens de cœur* comme de la clientèle bourgeoise qui achalande les Galeries Lafayette ? Parler aux patrons de leur intérêt m'avait paru être un euphémisme employé pour faire comprendre aux patrons que des dispositions seraient prises pour *frapper* leur intérêt. Mais pour cela, c'est sur l'énergie des grévistes, la solidarité de ceux qui ont continué à travailler, l'esprit de combativité de l'organisation qui soutient la grève qu'il convient de compter et non sur de prétendus gens de cœur et une clientèle qui se flanque de la grève et des grévistes. Tout celà se sont des mots vides de sens et de réalité.

On est amoureux de la phrase à la Chambre syndicale des employés. Les bateleurs habituels, les Rozier, Lucas et *tutti quanti* paraissant insuffisants la Chambre Syndicale organise une réunion avec. comme orateurs Jaurès, Buisson et ...Marc Sangnier. La participation du chef des démocrates-cléricaux a été sollicitée par une lettre du Comité de grève.

A la Chambre syndicale des Employés, dit cette lettre, nous avons eu l'idée d'un grand meeting, d'un grand mouvement d'opinion et nous avons décidé de faire appel à trois hommes aux conceptions philosophiques différentes, mais d'un idéal social généreux, et qui *synthétisent admirablement le mouvement moderne.* Ces trois hommes s'appellent : MM. Jaurès, Marc Sangnier et Buisson.

...« Nous avons pensé, Monsieur, que vous ne nous refuserez pas votre concours. Nous sommes des syndicalistes, *nous avons des sillonnistes dans nos rangs et qui sont d'excellents militants.* »

Tiens ! Tiens ! Nous avions souvent constaté en effet que l'attitude et les attaques des dirigeants de la Chambre syndicale des Employés avaient beaucoup de similitudes avec celle du Sillon.

Marc Sangnier qui n'a pu jusqu'ici grouper que quelques avocaillons et intellectuels que ses millions

attirent doit voir sans déplaisir les bienveillantes avances des hommes qui dirigent la Chambre syndicale des Employés.

Pauvres Employés, quand donc ferez-vous vos affaires vous-mêmes ?

BREST

Poursuites et condamnations. — Le Gall vient d'être condamné à trois mois de prison. Cette condamnation de notre ami nous la prévoyions ; on n'acquitte plus à notre époque, pour les délits de paroles ou d'écrit. " Les Plus Forts " usent et abusent de leur force. Ils frappent à tort et à travers dans tous les coins du pays les ouvriers pour faits de grève et les militants pour leur propagande.

Notre camarade a hautement revendiqué le droit de dire sur les coquins qui gouvernent et le régime que nous subissons toute sa pensée. Et celà est une licence intolérable, coût 3 mois de prison sans sursis. Et après. Aura-t-on fermé à jamais la bouche à Le Gall comme aux autres propagandistes de la région bretonne, qui ont fait depuis si peu de temps évoluer les mentalités ignorantes et religieuses de cette contrée ? Certes non. Une agitation plus intensive répondra à cette condamnation. Pengam, Muller, Vibert sont venus affirmer l'entière solidarité des ouvriers organisés avec le camarade Le Gall.

Cette solidarité aura certes à s'affirmer encore car il est à craindre que l'administration de la marine prenne prétexte de cette condamnation pour jeter Le Gall sur le pavé.

Voilà assez longtemps que l'on cherche à débarrasser l'arsenal de ce militant pour que l'on puisse craindre que l'occasion soit saisie par les chefs.

A Raon-l'Etape. — L'épilogue du mouvement gréviste de Raon-l'Etape se passe en ce moment devant les tribunaux de la région.

Le tribunal de Saint-Dié vient de condamner 32 camarades à des peines variant de 6 jours à 3 mois de prison.

Ainsi les ouvriers, chargés, mitraillés, sont encore condamnés à la prison.

Par contre, le patron Amos, qui était poursuivi pour avoir frappé un ouvrier, s'en tire avec 100 fr. d'amende.

100 francs d'amende à qui est millionnaire.

Trois mois de prison à ceux qui n'ont que leur salaire, au jour le jour, pour faire vivre leur famille.

Mieux encore, des blessés de la journée du 28 juillet sont en ce moment détenus à la maison d'arrêt de Saint-Dié.

Ces camarades doivent passer en Cour d'assises, sous l'inculpation de *rébellion à main armée*. Comprenez cela ; ils ont reçu des coups de fusils, des coups de sabres, et ce sont eux qui avaient les *mains armées*. Qu'il vienne donc le jour où ce mensonge deviendra une vérité, et que, les *mains armées*, les prolétaires fassent ce qu'ils ont fait jusqu'à ce jour, les mains vides.

CH. DESPLANQUES.

Le prochain supplément sera consacré à une étude sur le mouvement russe. (Rapport au congrès d'Amsterdam.)

VARIÉTÉS

LA PHILOSOPHIE DE DIDEROT

(Suite et fin.) (1).

Elle n'est nullement générique, la morale n'est nullement une loi de Dieu ; c'est l'idée de Dieu qui est l'expression de notre morale ; et, d'ailleurs, comme le dit Tacite, il y a des vertus pour chaque époque ; il y en a même pour chaque pays, pour chaque individu — selon le degré de civilisation, les circonstances, le point de départ religieux et le tempérament. Il n'est de morale immuable et invariable que celle que constituent les lois naturelles ; les seules identiques sur toute la terre, à quelques détails climatériques près. Ces lois sont-elles suffisantes au maintien de l'ordre social, au juste équilibre de la vie ? Répriment-elles *la concurrence vitale ;* défendent-elles le faible contre le fort, ou bien restituent-elles à celui-ci son droit primordial de tuer ? A cette question, Diderot retorque l'argument suivant, qui a quelque valeur : « Je gage que la barbarie est moins vicieuse que notre urbanité. Combien de petites scélératesses compensent ici l'atrocité de quelques grands crimes dont on fait tant de bruit !

Je considère les hommes non-civilisés, comme une multitude de ressorts épars et isolés. Sans doute, s'il arrivait à quelques-uns de ses ressorts de se choquer, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se briseraient. Pour obvier à cet inconvénient, un individu d'une sagesse profonde et d'un génie sublime rassembla ces ressorts et en composa une machine ; et, dans cette machine, appelée Société, tous les ressorts furent rendus agissants, réagissants les uns contre les autres, sans cesse fatigués, et *il s'en rompit plus dans un jour, sous l'état de législation, qu'il ne s'en rompait en un an sous l'anarchie de la nature.*

Mais quel fracas ! Quel ravage ! Quelle énorme destruction de petits ressorts, lorsque deux, trois, quatre de ces énormes machines vinrent à se heurter avec violence ! (1)

Mais ce n'est pas tout. Dans l'exposé du système philosophique de Diderot qui est moins un système lié qu'une suite d'idées en concordance, il y a des lacunes que la raison et la bonne foi doivent combler. Entre telle proposition préliminaire — et telle conclusion — il y a la place d'une série de méditations ; aussi avant d'arriver à l'admission d'un code, — car Diderot en admet un qui n'est à la vérité que le détenteur des lois naturelles, — il est permis de supposer qu'il s'est dit : A quelque absurdité, à quelque crime, à quelque faillite qu'aient abouti les conquêtes morales et politiques de l'homme, il lui reste l'essai de ses expériences, de ses recherches du vrai et la constatation de leur inanité ; il lui reste le rudiment de science qu'il a acquise et qui l'a convaincu de l'impossibilité où il est de faire des lois meilleures que celles de la nature ; qui lui permet, en outre, de rassembler ces lois ; de s'avertir de leur existence et de n'avoir pas besoin d'éprouver leur punition pour reconnaître les ordres qu'elles défendent d'enfreindre.

Il reste donc à l'homme *d'énoncer la loi naturelle avec la loi civile dont il dispose*, de se dire « attache-toi à la nature des choses et des actions, à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et sur le bien général ». Et ainsi la philosophie de Diderot qui prêche la conservation de soi-même et la recherche du plus grand bonheur possible n'est pas aussi immorale qu'on veut bien le faire entendre.

Sans doute elle ne bannit pas le plaisir, mais elle le condamne aussitôt que par son exagération il compromet la vie et la santé ; elle recommande l'éducation de l'esprit puisqu'elle exige la connaissance du mal où nos passions ignorantes nous induisent ; elle ne tient pas compte des intentions, mais de la mise en acte du désir ; elle déconseille la haine et le meurtre des hommes, puisque son but suprême est la conservation de l'humanité.

Aussi bien, voit-on Diderot tendre vers un optimisme imprécis, dont il se méfie par son caractère sentimental même, qu'il n'ose formuler nettement, mais auquel il accorde une influence sur la destinée générale et sociale, sur les bons rapports des hommes entre eux ; il ne les croit pas méchants dans le fond de leur cœur ; il serait enclin, plutôt à dire qu'ils ont une morale essentielle et personnelle qui peut les faire se passer des lois morales, et cependant être encore vertueux et sensibles ; ils ont des qualités très suffisantes pour compenser leurs défauts ; celles-ci et ceux-là s'équilibrent entre eux. (Et cette constatation est scientifique : certains défauts sont en effet incompatibles ; ils appellent certaines qualités compensatrices et on peut plus facilement admettre qu'un homme accumule toutes les qualités que tous les vices.) Toutefois les hommes sont-ils bons ? Sont-ils méchants ? Diderot demeure dans l'alternative et ne conclut pas ; mais à lire une de ses pièces dont le titre est justement : « *Est-il bon ? Est-il méchant ?* » On sent bien qu'il serait tenté d'aller contre Helvétius et de rendre avec Rousseau un verdict favorable. C'est qu'ici il intervient en propre ; il est très certainement le héros de sa comédie ; au milieu de ses théories, il hasarde l'hypothèse que lui suggère sournoisement sa nature, qui est cordiale, secourable et généreuse. Incapable de supporter la sujétion, par conséquent révolté contre la règle, libéral, individualiste, altruiste aussi, confiant en une seule justice qui sera distribuée par la nature, Diderot s'accuse de philosophie anarchique. C'est la meilleure et la plus brève réponse qu'on puissent faire aux critiques qui insinuent qu'il est « un de ceux à qui la pensée moderne est le moins redevable ». (M. René Dominc.)

Il est certain que ses doctrines n'ont pas été semées en vain. Si l'on veut trouver la synthèse de l'insurrection du XVIIIe siècle, c'est Diderot qu'il faut lire, de tous les théoriciens qui préparèrent 89, il est le plus fougueux et le plus impatient de secouer le joug de la superstition et de la tyrannie.

Il résume toutes les révoltes partielles de philosophes, celles de Voltaire, de Rousseau, de Morelly — (qui le seul alors préconisait la communauté des biens) (1) — de Condillac, d'Holbach, de Montesquieu, de Raynal. « Il fit plus que des œuvres — c'est Michelet qui parle — il fit surtout des hommes. Il souffla sur la France, il souffla sur l'Allemagne... grand spectacle de voir le siècle autour de lui. Tous venaient à la file puiser au puits du feu. Ils y venaient d'argile, ils en sortaient de flamme... Il faut le voir à l'œuvre et travaillant pour tous. Aux timides chercheurs, il donnait l'étincelle et souvent la première idée. Mais l'idée grandiose les effrayait ? Ils avaient peu d'haleine ? Il leur donnait le souffle, l'âme chaude et la vie par torrents... Les plus divers esprits sortirent de Diderot ; d'un de ses essais Condillac ; d'un mot, Rousseau, dans ses premiers débuts ; Grimm le suça vingt ans (1). De son labeur immense et de sa richesse incroyable coula le fleuve trouble, plein de pierres, de graviers, qu'on appelle du nom de Raynal... Diderot fut un torrent révolutionnaire... source immense et sans fond. On y puisa cent ans. L'infini reste encore... »

J.-L. CHARPENTIER

(1) Voir le numéro précédent.

Supplément au *Voyage de Bougainville.*

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

De chez Stock : *Blassenay le-Vieux*, 1 vol. 3 fr. 50 — L'*Inviolable*, roman, par Charlotte Adrianne, 1 vol. 3 fr. 50. — *Les Barbares*, roman, par Yves Le Febvre, 1 vol. 3 fr. 50.

De chez Flammarion : *Les Transformations du monde animal*, par C. Depéret, 1 vol. 3 fr. 50.

Werther, Faust, Hermann et Dorothée, par Gœthe, 1 vol. 0 fr. 95.

(1) *Basiliade, 1753. — Code de Nature, 1755.*

(2) *Le styliste délicat Joubert dut, en matière d'art, l'initiation à Diderot.*

Michel Servet et Carvin, par A. Dick, 1 vol., 3 fr. 50 chez Flammarion.

La crise du Midi, par M. Le Blond, 1 vol., 3 fr. 50, chez Fasquelle.

De chez Stock :

L'individu et l'esprit d'autorité, par A. Faure, 1 vol., 3 fr. 50.

Nouveaux contes des collines, par R. Kipling, traduction Gaonce, 3 fr. 50.

Le Journal d'un Prêtre, par F. Hamelin, 3 fr. 50.

L'Utopie socialiste, par de Seilhac, 1 broch., chez Blond et Cie.

Le lock-out de Verviers, par de Seilhac, 1 broch., chez Rousseau, 14, rue Soufflot.

Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848, par A. Lebey, 1 vol., 5 fr., chez Juven.

Antipatriotismo, par Hervé, 0 fr. 15, à « Paco Libereco », 45, rue de Saintonge.

Les Missions et la question religieuse à Madagascar, broch., imp. A. Maréchaux à Meulan (S.-et-O.)

A voir :

L'apache et ses complices, dessins de Radiguet « Assiette au Beurre », n° 343.

AVIS

On trouve des billets de la souscription remboursable : à **Angers,** chez le camarade LEBLANC, 40, rue Boreau ; à **Limoges,** chez le camarade DEYSSET, 11, avenue des Coutures ; à **Reims,** chez le camarade REMY, 73, rue Duruy ; à **Saint-Etienne,** chez le camarade N. DEMEURE, 42, rue Mulatière ; à **Montceau,** chez le camarade BLANCHON, rue Saint-Eloi ; à **Genève,** chez le camarade HERZIG, 18, rue Dassier ; à **Amiens,** chez le camarade DUMONT, 36, impasse Sainte-Claire ; à **Wasquehal,** chez le camarade BERANGER, au Saint-Eloi, hameau de Triez ; à **Limoges,** chez le camarade FOUGÈRES, ancienne route d'Aix ; à **Amiens,** chez le camarade FROIDEVAL, 30, rue Haute-des-Tanneurs.

Ceux des camarades d'autres localités pour lesquels il ne peut y avoir aucun inconvénient d'en prendre en dépôt, peuvent nous faire la demande de carnets.

Correspondances et Communications

Comité de la Liberté d'Opinion. — Jeunesse révolutionnaire de Toulouse, 10 fr. ; Jeunesse révolutionnaire du Xe arrondis., 2 fr. 15 ; groupe d'Action syndicaliste révolutionnaire de Creil (2e versement) 2 fr. 50 ; collecte au groupe Libertaire de Brive, 4 fr. ; Froment, 2 fr. ; un Corse, 0 fr. 50 ; E. Girault, conférences de Mâcon et de Lyon, 13 fr. 25 ; conférences de Lyon, Croix-Rousse et Thiers, 10 fr. 25. — En tout : 23 fr. 50.

Total : 44 fr. 65. — Listes précédentes, 6.720 fr. 20.

Total : 6.764 fr. 85. — Dépenses, 4.971 fr. 55.

NOGENT-LE-PERREUX-BRY. — Les camarades de la contrée ont créé un groupe théâtral. A cet effet, ils se sont assuré un local et ils font appel aux camarades de la contrée qui pourraient leur prêter leur concours. Ils font également appel à tous ceux qui pourraient leur adresser des pièces, chansons, monologues, etc., de l'idée.

Le jour de nos réunions sera fixé la semaine prochaine. Pour tous renseignements, s'adresser au camarade Chicot, 99, Grande-Rue, Nogent-sur-Marne.

LE GROUPE LIBERTAIRE.

TOULOUSE. — **Groupe anarchiste.** — Les collaborateurs au journal *Germinal* sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 2 novembre à 9 heures du soir, au café Morin.

Dernières dispositions pour la publication du journal. Appel est fait au concours de tous.

SAINT-NAZAIRE. — Au lendemain de l'arrestation du camarade Moreau, un dégoûtant journal clérical qui a nom *Le Nouvelliste de Bretagne*, que l'on ne prend qu'avec des pincettes, inséra que Constant Moreau avait depuis longtemps quitté sa compagne et ses enfants et qu'il était indigne d'intérêt. A ces crapuleries cléricales nous n'avons pas répondu, mais aujourd'hui que nous savons que ce mensonge a trouvé écho chez certaines personnes, nous nous élevons et protestons de toute notre force contre ces calomnies mensongères qui n'ont qu'un but salir des militants sincères et dévoués et faire le jeu du patronat. Le camarade Moreau a si peu quitté sa compagne que dans ce moment elle se trouve dans une position intéressante, et que par la voix des *Temps Nouveaux* nous faisons connaître sa situation au Comité de la Liberté d'opinion pour qu'il puisse venir à son aide.

Souscription en faveur de Constant Moreau et sa famille :

Théodore Williaume, 2 fr. ; Syndicat des charbonniers, 2e versement, 6 fr. 40 ; Groupe et section, 4e versement, 3 fr. 75 ; total, 12 fr. 15.

CONVOCATIONS

Goguettes Mensuelles des Chansonniers Révolutionnaires. — Dimanche, 3 novembre, à 9 heures du soir salle Jules, 6, boulevard Magenta. — Deux heures de Chanson, entre camarades. — Les auteurs et interprètes d'œuvres d'avant-garde sont fraternellement invités.

Grupo Libertaria Esperantista. — Jeudi, 7 novembre, à 8 heures 1/2, rue Lasson, 2 *bis* (XIIe arr.), cours élémentaire d'Esperanto.

École Libertaire du XIIe. — 170, rue Michel-Bizot, et 2, rue Lasson, de 8 à 10 heures du soir.

Jeudis, cours d'Esperanto, par E. Papillon.

Vendredis, Hygiène et Médecine, soins aux blessés, par Mme Ziélinsky.

Lundis, Causeries sur les Mathématiques, démonstrations amusantes, par L. Martin.

Le mardi 29, Réunion mensuelle des parents et amis de l'Éducation intégrale.

Mardi (premier mardi de novembre) : Cours d'éducation libertaire, 2, rue Lasson, XIIe : « La Vie du Petit Enfant », par Michel Zel. (Causerie scientifique).

Tournée des Chansonniers réalistes. — Dimanche, 3 novembre, à 2 heures 1/2. — Grande Matinée de propagagande.

Régina-Dambly, Mussy, Rolle, Louise, Estérine, Fournier. Les chansonniers : M. Lecœur, d'Avray, Mouret, Paillette, Doublier, Réalis, Guibert, Mauricius, L.-A. Droccos, — L. de Blasies, violon.

Préjugés. drame inédit, de Mauricius.

Le Fils du Commandant, drame antimilitariste, de Maurice Lecœur.

Joués par les auteurs.

Entrée : **0** fr. **60**.

Jeunesse Révolutionnaire du XVe. — Vendredi 1er novembre, à 8 h. 3/4, au nouveau local de l'Eglantine Parisienne, 61, rue Blomet.

Conférence par de Marmande : L'Internationale Anarchiste. L'Organisation de Bohême. — Entrée libre.

Ligue de la Régénération humaine (Section du XXe). — Réunion de la section à la Maison du peuple du XXe, 37, rue des Gâtines, le mardi 5 novembre, à 8 h. 1/2.

Présence indispensable en vue de l'organisation d'une fête de propagande.

SAINT-DENIS. — Bourse du Travail (23, rue Saulgier). — Le cours d'Esperanto du camarade Papillon commencera le lundi 11 novembre, à 8 h. 1/2.

LYON. — Dimanche 3 novembre 1907, à 8 h. du soir, salle Chamarande, 26, rue Paul-Bert : Grande Fête famillale privée, organisée par le Théâtre Social au profit de sa caisse de propagande. Une causerie sera faite par le camarade Faur.

REIMS. — **Les Forçats.** — Un groupe populaire théâtrale qui aura pour titre « Les Forçats » est en formation à Reims.

Les camarades, qui désireraient en faire partie, peuvent s'adresser au camarade H. Déchard, 73, rue Duruy.

Les réunions du groupe auront lieu, provisoirement, à l'adresse ci-dessus, tous les mercredis, à 8 heures précises du soir.

Contre le Sillon. — Samedi, 3 novembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle Municipale de la rue Henri-Delacroix (1er canton), Conférence publique et contradictoire, par le camarade Dhooghe, sur : « La Jaunisse réformiste et le Syndicalisme. »

Entrée libre et gratuite.

TOURS. — **Les Iconoclastes.** — Vendredi, 8 novembre, à 8 heures 1/2 du soir, au restaurant Populaire, place du Grand-Marché : Organistion d'une Conférence sur « l'Affaire Matha ».

Invitation est faite à tous les révolutionnaires sans distinction d'école qui ont à cœur de faire de l'agitation à propos de cette affaire contre toutes les arrestations arbitraires et les condamnations pour délit d'opinion.

CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

Nos calotins, série de 6 cartes, par Jules Hénault, la serie. franco.	» 50
— 2e série de 6 cartes anticléricales, par J. Hénault, la série, franco.	» 50
Patriotisme-Colonisation, sèrie de 10 cartes, dessins de Roubille, Luce, Willaume, Heermann-Paul, Lefèvre, Jehannet, la série, fo. .	» 60
Une série de 18 cartes postales gravées sur bois, par Berger, reproduction des lithographies éditées par les *Temps Nouveaux*, la série fo..	1 50
Biribi, par Luce.	» 10

Toutes les cartes sont envoyées séparémeni, à raison de **10** centimes l'exemplaire, port en sus, soit **10** centimes, par 10 cartes ou fraction de 10 cartes.

Aux petits des oiseaux, d'après la lithographie de Willette, la carte, *franco*.	» 15
Le cent.	6 »
Série de 6 cartes **Marines,** d'après les eaux-fortes de V. Rysselbergue, franco.	» 60

Les **TEMPS NOUVEAUX** sont en vente :

à Londres

chez M. Pelletier, 56, Charlotte-Street.

On y trouve également l'ouvrage de Guillaume : l'*Internationale, Documents et Souvenirs*.

Petite Correspondance

E., à LYON. — Reçu extrait. Merci.

H. J., HOPITAL-SAINT-MARTIN. — Je prends note.

E. R., BOULEVARD G. — L'abonnement finit fin décembre.

THÉVELOP. — Vers insuffisants.

B. van G., à PARIS. — Oui, C. reçoit toujours.

LETOUTRE. — Je voulais vous répondre, mais je n'ai pas votre adresse.

A. V., à MARSEILLE. — Excusez-moi de l'erreur. J'avais oublié de marquer le 1er.

J. F., à MARSEILLE. — Manque de place, fait journalier.

G. P., à EPOGE. — Cela fera très bien comme lot. Vous voyez je le marque.

J. M., a CLARENS. — Nous allons en supprimer un.

DUMOULIN. — Nous écrivons à un camarade de la région qui pourra sinon agir directement du moins, te mettre en relation avec d'autres copains du pays.

Reçu pour le journal : Saint-Etienne, deux camarades qui déploreraient la disparition des *Temps Nouveaux*, 4 fr. — J. G. de C., à Lisbonne, 12 fr. — H. à San Paulo, 25 fr. — V. de V., à Croix, 1 fr. — L. A., Mesnil-St-Georges, 1 fr.

F. à Manosque. — Nous aviserons, par le journal, lorsqu'il faudra retourner les billets non placés.

Merci à tous.

M., à Latchingdon. — D., à Amiens. — F. à Bourg-Argental. — J.-C., à Barcelone. — A. D., à Armentières. — G. L., à Paris. — A., à Mèze. — J. D., à Puteaux. — L., à Clamecy. — S. R., à Mandelieu. — N. E., à Oran. — C. C., à Roanne. — Eglantine. — J. D., à Saint-Laurent. — L., à Sigottier. — P., à St-Claude.

Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : J. GRAVE.

IMPRIMERIE *La Libératrice*, Assoc. ouv., 83, rue de la Santé, Paris.

L'Administrateur-Délégué: L. VERRIER.